

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Denise Boucher, l'écrivaine ambulante

Francine Bordeleau

Number 94, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37606ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (1999). Denise Boucher, l'écrivaine ambulante. *Lettres québécoises*, (94), 7–9.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Denise Boucher, l'écrivaine ambulante

Voilà à peine vingt ans, elle lançait un pavé sur les scènes théâtrale et sociale. Un brûlot qui déclençait les foudres du clergé et d'une partie du Québec. Première grande pièce féministe écrite par quelqu'un d'ici, *Les fées ont soif* a maintenant valeur de classique. Denise Boucher, elle, continue de dévider les mythes dont est affublé le féminin.

ENTREVUE
Francine Bordeleau

ELLE HABITE SANS DOUTE L'UN DES APPARTEMENTS les plus merveilleusement éclairés du Plateau Mont-Royal. Hiver comme été, des flots de lumière entrent ici à pleines fenêtres. Et Denise Boucher raffole de cette lumière qui baigne l'appartement. Tout comme elle raffole des maisons, de leur architecture. « Je suis une errante qui aime les maisons », dit-elle.

Apparemment il y a là un paradoxe dont elle est ravie. Car Denise Boucher, féministe de la première heure, a toujours considéré que « l'espace de la liberté, c'est la rue », a toujours revendiqué « la rue contre l'enfermement des femmes ». « Toute mon écriture est née du goût de marcher, je crois, mon écriture est née du goût de sortir de la maison », souligne d'ailleurs celle qui préside, depuis novembre dernier, l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ).

Plus jeune, Denise Boucher côtoyait les poètes — les Gaston Miron et Claude Gauvreau — et la bande de *Refus global*.

Les arts plastiques ont été en avance sur l'écriture. Le Québec avait un problème de langage, d'identité, et les écrivains devaient créer une culture propre [québécoise],

constate aujourd'hui M^{me} Boucher. Selon elle, la question du langage explique en bonne partie pourquoi la révolution poétique survient après celle des arts visuels.

Le journalisme lui permet de gagner sa vie jusqu'en 1974, année où elle décide de se « vouer rondement à l'écriture ». Le Québec littéraire découvrirait alors les joies du formalisme et devenait relativement féministe. Du moins assistait-on à une certaine prise de parole par les femmes. Mais si les textes de Nicole Brossard et de France Théoret, par

exemple, conviennent à la déstabilisation du sujet, si des écrivains se réclament encore de la modernité — « [l]e mot était déjà vieux, dépassé : la modernité renvoie au début du siècle, alors que le postmodernisme commence en 1970 à New York, avec l'architecture » —, Denise Boucher s'inscrit dans un mouvement inverse.

Il fallait que je lance le je, j'avais besoin d'une affirmation du sujet. D'où ma propension au culte du banal — la terre, la maison, la bouffe... — qui marquait une rupture avec le formalisme.

Le théâtre de la colère

Le *je*, elle l'affirme d'abord dans *Retailles*, un recueil de « plaintes politiques » écrit à quatre mains (les deux autres étant celles de Madeleine Gagnon), et publié en 1977. Mettant en scène des figures comme Ève et Lilith, Denise Boucher s'attaque déjà aux mythes, aux grandes représentations du féminin, et ne cessera de le faire : en témoigne encore sa pièce *Les Divines*, créée au Théâtre d'Aujourd'hui en mars 1996. Cette même année 1977, Denise Boucher écrit *Cyprine*, pour laquelle s'engouèrent les comédiennes Michèle Magny et Sophie Clément. « Ce sont des actrices qui m'ont révélé mon oralité », précise l'écrivaine. Grâce à elle, plusieurs Québécoises apprendront que la cyprine — un mot disparu des dictionnaires — est le liquide émis par le sexe des femmes dans l'excitation et la jouissance. Nul doute que Nelligan connaissait le sens du mot lorsqu'il

écrivait dans *Le vaisseau d'or* : « La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues, // S'étalait à sa proue, au soleil excessif. »

Avec Louise Dussault, Michèle Magny et Sophie Clément créeront *Les fées ont soif* en novembre 1978, à Montréal (au Théâtre du Nouveau Monde, alors dirigé par Jean-Louis Roux), puis la joueront à



Québec (au Palais Montcalm). Elles incarnent Marie, Madeleine et la Statue : la mère, la putain et la Sainte Vierge, qui constituent les trois facettes de la femme mythifiée.

Ce qui a été le plus important durant les 2 000 dernières années, c'est la chrétienté et le personnage [Marie] qu'elle nous a imposé. Cette personne-là, ce mythe, était un modèle d'oppression. Elle était rentable pour les hommes, elle leur rendait service à eux. Mais nous, les femmes, elle nous opprimait. Et cette oppression, je la ressentais si fort qu'il fallait que je la dé fasse.



En écrivant *Les fées ont soif*, Denise Boucher était persuadée d'emblée que ce texte aurait un effet majeur sur la société. « Je savais que ce que je disais était juste parce que je nommais des choses que j'avais moi-même ressenties profondément. »

La pièce donnera lieu à « un acte de censure parfait », poursuit son auteure. « On a attaqué *Les fées* sur la forme, en arguant que ça n'était pas du théâtre. Puis on a attaqué le langage... » Une petite phrase surtout, mise dans la bouche de la Statue, scandalise suprêmement l'Église et des groupes de droite : « Au nom de la queue, du Père et du Fils. » Cette réplique,

même la comédienne Louise Dussault, qui jouait le rôle de la Statue, la trouve choquante et refuse de la prononcer. Il n'empêche que *Les fées ont soif*, cette somme d'ironie féministe qui met à mal la religion et le patriarcat, reste sans doute un exemple inégalé de censure dans le Québec de l'après-Révolution tranquille. Les années 1975-1980 constituent pourtant une période faste pour le théâtre des femmes, mais *Les fées* est sans contredit reçue comme la plus explosive de toutes ces pièces.

« Le génie consiste à nommer une évidence », affirme Denise Boucher. Encore faut-il avoir la bonne intuition. Or l'intuition, notion ô combien galvaudée, n'est nullement, pour l'écrivaine, affaire de sixième sens.

C'est un raisonnement ultra-rapide, plus vif que l'éclair : le conscient et l'inconscient captent les signes. On a toujours opposé raison et intuition. Mais l'intuition, c'est la raison à un autre rythme.

Des *Fées* aux *Divines*, Denise Boucher guerroye contre les mythologies. « Les mythologies, ce sont les grandes métaphores, les grandes histoires primordiales. Mais elles expriment toujours un point de vue moral. »

Écrit sous le signe de la colère, le théâtre de Denise Boucher invite à s'affranchir du mythe. *Les Divines*, qui prend notamment appui sur *L'épopée de Gilgamesh*, rappelle qu'il fut un temps de l'Histoire où la divinité était une femme, mais nous raconte aussi que nous en sommes rendus à l'époque des dieux fratricides. « Les femmes, elles, n'ont jamais créé de religion. Contre l'absolu des hommes, les femmes avaient du bouillon de poulet ! »

L'écriture de l'intime

La formule est éloquent : aux grands desseins des uns, les secondes ont opposé la maisonnée, le quotidien. « Toute mon œuvre tourne autour de cette dynamique. J'utilise la vie quotidienne pour transcender les mythes ou la légende », dit M^{me} Boucher. Et quoi qu'on en pense, les mythes habitent encore et toujours nos sociétés. « La *wonder woman*, par exemple, correspond à un vieux modèle : c'est la femme forte de l'Évangile. Femme qui, soit dit en passant, n'a pas de nom. » Et ces modèles, ces images, il faut les « déstructurer pour comprendre le sens de l'oppression qu'ils exercent ». Aussi lit-on, dans *Les Divines* : « On croit que l'on fait, mais l'on défait. »

De l'autre côté de la clameur, du combat signifiés par les pièces de théâtre, on trouve des textes plus tendres. Ainsi des *Lettres d'Italie*, écrites et publiées en 1987. Au moyen de ces vingt-quatre missives lues sur les ondes de Radio-Canada au fur et à mesure de leur écriture et adressées aux Pauline Julien, Gaston Miron, Gerry Boulet, Gérald Godin, Michelle Rossignol, Monique Mercure, notamment, Denise Boucher dessine sa cartographie intime en même temps qu'elle convoque les poètes, les peintres, les penseurs, voire les personnages mythiques. Ici l'écrivaine convie autant à l'amitié qu'à un périple intérieur accompli sous le patronage de Pirandello, de Dante, de Joyce, de Chirico ou même de « Zeus terrassé [qui] dort pour toujours dans ces pierres ».

Le voyage est un lieu d'apprentissage, de formation. Quant à la lettre, elle est un mode fabuleux car elle a, comme destinataire, une personne spécifique. Les autres formes sont des lieux d'expression personnels certes, mais on ne sait jamais si elles rejoignent les autres.

Or le texte, l'écrivaine en est persuadée, « ne devient œuvre que lorsqu'il est confronté au public, il ne naît que lorsqu'il rencontre un public ».

Le poème constitue un autre espace de prédilection pour l'affirmation du *je*. La poésie de Denise Boucher en est une du quotidien, comme l'illustre par exemple *À cœur de jour*. Dans ce recueil publié en 1996, l'auteure a voulu « reprendre la langue du commun et devenir une poète de l'oralité », elle a cherché à « écrire le parler pour en arriver à une simplicité d'expression », elle a trituré le langage dans le but de « décomplexifier » et ainsi d'« atteindre au noyau original » du mot. Car, pour la poète, c'est d'abord la simplicité — du style, de la métaphore — qui ouvre vers la polysémie.

Entre théâtre et poésie, la chanson apparaît, dans le parcours de Denise Boucher, comme une « synthèse ». Principalement pour Pauline Julien et Gerry Boulet, elle a écrit des paroles inoubliables : *Marie m'a dit* ou *J'pensais jamais* pour l'une, *Angela* ou *Un beau grand bateau* pour l'autre. Elle travaille encore, ces temps-ci, avec Chloé Sainte-Marie (surtout connue comme muse du cinéaste Gilles Carle) et le musicien Gilles Bélanger qui vient, lui, de mettre en musique — *country* — un poème de Gaston Miron. Les chansons de Denise Boucher, il faut en



effet les situer quelque part entre la clameur théâtrale et l'intimité du poème ; on peut voir dans ces textes une combinaison des deux modes d'expression jusqu'ici privilégiés par l'écrivaine.

Du je au nous

Denise Boucher a une haute idée de la culture, de l'art qui « met des images sur ce qui se promène dans le gouffre de nos esprits ». Aussi ne doit-on pas s'étonner de sa faculté de travailler avec plusieurs créateurs, de s'associer aux écrivains ou aux peintres. Les mots de l'écrivaine accompagnent ainsi les paysages du peintre Thierry Delaroyère dans *Grandeur nature*, publié en 1993.

Ce sont peut-être ces collaborations avec différents artistes qui ont graduellement préparé M^{me} Boucher à assumer la présidence de l'UNEQ. « Je suis en train de comprendre le monde d'un autre point de vue : celui, collectif, du nous », admet-elle.

L'écriture est une quête, une recherche, une analyse qui doivent devenir un je : c'est le lieu du narcissisme positif ou négatif. Mais avec le nous, on entre dans un lieu politique.

Et le politique ne semble pas lui déplaire. Déjà avec *Les fées*, après tout, elle fut obligée de livrer bataille. Dans la lutte, toujours à refaire, pour la reconnaissance du statut de l'artiste et de l'écrivain, elle voit un moyen d'« abolir les mythes » : « Écrire est à la fois un métier et un acte de création. En revendiquant cette reconnaissance, les écrivains se battent pour avoir un rôle et une fonction dans la société. » La *Loi sur le statut de l'artiste* n'a pas

encore conduit à une reconnaissance réelle, « dans les faits », déplore-t-elle.

« On ne sait pas, ici, ce que représente la culture », poursuit la présidente de l'UNEQ.

La littérature, la poésie, la musique, la peinture sont immensément utiles : elles apprennent à vivre, donnent des repères. Il faut lire Shakespeare pour savoir ce que sont l'envie, la jalousie. Il faut lire les poètes pour découvrir les mécanismes de l'âme humaine. Il faut voir la Pietà de Michel-Ange pour saisir l'intérieur de la relation mère-fils... Les erreurs sont

souvent provoquées par des ignorants qui ne savent pas la valeur, dans une vie, de la culture.

Denise Boucher en appelle, encore, à la diversité culturelle. « Si l'art n'est pas pluriel, on perd ses repères. Et si on perd ses repères, on devient fou. Les artistes doivent être en mesure de créer des œuvres intéressantes. »

Voilà où se situe, pour l'heure, le dernier combat de Denise Boucher. Il y en aura d'autres, assurément, car l'écrivaine ne cesse de marcher, sillonnant autant les villes que la langue, arpentant les rues et les mots. « Je n'arrêterai jamais de marcher », dit-elle. Comme elle n'arrêtera jamais de trier les mots, histoire de faire rendre gorge aux mythes.



Bibliographie

Cyprine, essai-collage pour être une femme, Montréal, Éditions de l'Aurore, 1978.

Lettres d'Italie, Montréal, l'Hexagone, 1987.

Retailles, plaintes politiques, en collaboration avec Madeleine Gagnon, Montréal, Éditions l'Étincelle, 1977, (l'Hexagone, « TYPO », 1988).

Paris Polaroid et autres voyages, poèmes, Montréal, l'Hexagone, 1990.

Grandeur nature, en collaboration avec Thierry Delaroyère, poèmes et tableaux, Trois-Rivières / Chartres, Écrits des Forges / Musée de Chartres, 1993.

À cœur de jour, poèmes, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996.

Théâtre

Les fées ont soif, Montréal, Éditions Intermède, 1978 (l'Hexagone, « TYPO », 1998).

The Fairies Are Thirsty, traduction d'Alan Brown, Vancouver, Talon Books, 1982.

Jézabel, donnée en lecture-spectacle à Ottawa, au Centre national des arts, 1997.

Les Divines, Montréal, Les Herbes rouges, 1996 (créée au Théâtre d'Aujourd'hui en 1996).

Discographie

Femmes de parole, Pauline Julien, Kebec Disc, 1976.

Fleurs de peau, Pauline Julien, Kebec Disc, 1980.

Où peut-on vous toucher ?, prix Charles-Cros 1985, Pauline Julien, Auidis international, 1985.

L'accroche-cœur, Louise Forestier, Gamma, 1977.

Rendez-vous doux, Gerry Boulet, Disques Double, 1988.

Jézabel, Gerry Boulet, Productions Gerry Boulet, 1994.



Impression soignée
de vos livres,
périodiques
et brochures
à court et
moyen tirages
(couleur ou
noir et blanc).

Nous traitons maintenant
vos dossiers numériques à partir
du support informatique
et vos travaux d'impression à demande
sur système Docutech.



**AGMV
MARQUIS**

IMPRIMEUR INC.
Membre du Groupe Scabrini

TÉLÉPHONE : 1-800-363-2468

TÉLÉCOPIEUR : (418) 246-5564

E-MAIL : agmv@agmv.com